

SAÛL D'ANDRÉ GIDE

17 Fev. 45
Vents d'Ouest Bordeaux

Robert Actigne, a passablement défendu le rôle très difficile de Jonathan. Mme Soutourens, qui excelle dans la comédie (« Intermezzo »), Monsieur Le Trouhadec a donné de la reine une composition beaucoup trop accentuée.

M. Etcheverry, le haribier, a fait preuve de son habitude de beaucoup d'aisance et de bon rôle.

Bonnes interprétations de MM. Jacques Angell (Sakl), Caumont (David) (excellent dans un rôle de vieil Hébreu), Robert Neybourger, Xavier et Michel Badie.

M. Béranger, le grand-prêtre beaucoup trop emphatique, dans son barbe et son costume rappelaient de façon surprenante ces vieillards d'opéras-symphoniques.

L'unique, mais longue scène de Mlle Lucille Caron (la sorcière d'Endor) fut jouée avec beaucoup de talent et de fraîcheur. La voix prenante de cette excellente artiste, son sens du drame lui ont permis de nous offrir, avec Georges Badie, l'une des meilleures scènes de la soirée.

Trois démons intervenaient constamment au cours de la pièce: Miles Selva, Galland et Bonneau méritent un particulier mention pour la jeune, mais avec une sensible maîtrise avec laquelle elles assurent des rôles délicats.

Enfin, en terminant, il est juste de signaler l'ingénieuse mise en scène de M. Lagetie.

Si j'avais l'honneur de connaître M. Badie, je lui dirais tout net que la Nouvelle Compagnie fait, à l'heure actuelle, fausse route. Et, comme tout le

ruptures scéniques trop sensibles à la représentation, des transitions mal amenées, des sorties hâtives faisant fi de toute science dramatique. Le vocabulaire lui-même n'est absolument pas un vocabulaire de théâtre.

Je veux dire que l'on ne rencontre pas ici, comme dans bien d'autres pièces, l'aide ou l'autre de ces phrases placées à égales distances avec mission de résumer ou d'annoncer, de faire rebondir l'action et d'éveiller l'attention du spectateur.

Après avoir scandé longuement des discours sans mystères, le ton change soudain et le sens devient brusquement aussi concis, aussi plein et rude à percer qu'il était auparavant insinuant et facile.

Chaque mot cache alors une intention, une action; chaque mot décide et agit, et nous ne pouvons aller à la découverte aussi loign que nous le souhaiterions.

D'autres mots faillissent en effet plus secrets et plus impénétrables, qui arrivent trop tard à nos oreilles comme à notre cœur, pour que nous puissions faire autre chose que tenter de les conserver en nous afin d'en agir plus tard tout le mystère.

« Saül » est le drame de la dissolution d'un homme qui cède à tous ses desirs.

Roi déplorablement dispos à l'accueil, dira la sorcière d'Endor, clos la porte... ferme les yeux! bouche les oreilles, et que le parfum de l'amour... ne trouve plus l'acros de ton cœur.

Excellent sujet de roman, de monologue, l'aspect dramatique du personnage est tout intérieur, et Jean Hytier a d'ailleurs justement remarqué que les monologues de Saül et ses apartés, joints bout à bout, résumeraient toute la pièce.

A chaque scène, Saül sombre davantage dans une folie sénile, ridicule et terrifiante: il se désintègre, jusqu'à cesser d'exister avant sa mort même, abandonné de tous, de ses amis, de son peuple et de ses démons mêmes; c'est alors qu'il grandit peut-être et se libère en repoussant la dernière tentation qui est celle de la mort et qui viendrait le frapper par derrière.

Roi pitoyable, roi espion, roi errant, bas et lâche, couronné d'épines honteuses, vêtu d'une pourpre ignominieuse, et cependant roi non sans grandeur parce que poursuivi, lui aussi, par une sorte de fatalité, qui le pousse à accueillir cela même qui doit le meurtrir. Et n'est-elle pas particulièrement significative cette monstrueuse distraction qui, au cours de sa dernière prière, amène l'esprit de Saül à ne plus penser à Dieu, mais à la naissance de son amour pour David?

On comprend donc aisément l'intelligence et le tact que demandait la représentation d'une telle œuvre. Débutant de façon un peu lente, factice et arbitraire, le jeu des acteurs est allé en s'affermissant, ensuite de scène en scène et, à mesure que croissait l'indifférence du public, il



André GIDE

vaut qu'on l'entende, je conseille donc à ses excellents comédiens de jouer désormais « la Juive », « la Tosca » ou « les Mousquetaires au couvent », toutes œuvres pour lesquelles — même si les voix sont un peu fausses — ils seront certains de trouver un public compréhensif, intelligent et, par surcroît, laudateur.

S'ils avaient le bon esprit de mettre au programme ces 11 opéras communément appelées revues, leur succès alors ne connaîtrait plus de bornes (1).

Mais jouer « Saül »... Le public bordelais, qui sait être impoli avec délicatesse, a montré lundi à M. Badie et à ses camarades l'erreur grossière qu'ils étaient en train de commettre. Car, penser réunir à Bordeaux un millier de personnes pour l'audition d'un chef-d'œuvre difficile sans qu'aussitôt six cent quatre-vingt-dix-neuf d'entre elles regrettent leur argent et leur temps perdus, est, en effet, une considérable erreur!

Ainsi, la cause est entendue. Et, après avoir attendu quarante-huit ans sa première représentation sur une scène bordelaise, « Saül » ne sera sans doute pas donné une seconde fois avant le centenaire de l'œuvre. Peut-être le public aura-t-il suffisamment évolué pour ne plus montrer alors tant de prétentieuse incompréhension et d'incorruptible sottise.

Certes, l'œuvre de Gide n'est pas d'un abord facile, mais je soutiens qu'il devrait être aisé de rassembler dans cette ville le millier d'auditeurs qui, en connaissance de cause, devrait l'écouter avec fervent, sensibilité et liberté d'esprit.

Elle n'est pas non plus parfaite cette pièce écrite à vingt-huit ans et se pliant très peu à toutes les disciplines théâtrales.

Elle comprend bien des

(1) Comme le dit le Roi Saül, « avec quel homme se consolera-t-il d'une destinée siége avec de la terre ? » à quel héritier de la terre se pour les héritiers...

17 Fev. 45